

Chapitre 9 – L’univers des contes : les vertus du

dépaysement

Table des matières

Chapitre 9 – L’univers des contes : les vertus du dépaysement	1
Lire une œuvre intégrale : <i>La Belle et la Bête</i> , de Mme Leprince de Beaumont (1757)	2
Texte 1 Entrer dans le conte, p.223	2
Texte 2 Entrer dans le château, p.225.....	4
Texte 3 Entrer dans la relation à l’autre, p.226.....	6
Texte écho Bettelheim, <i>La Psychanalyse des contes de fée</i> , 1976, p.228.....	8
Étudier un groupement de textes : L’Orient des contes : à la recherche du bonheur.....	9
Texte 1 Crébillon fils, <i>L’Écumoire ou Tanzaï et Néadarmé, histoire japonaise</i> , 1734, p.229	9
Texte 2 Voltaire, <i>Histoire d’un bon bramin</i> , 1761, p.230	11
Texte 3 Montesquieu, <i>Arsace et Isménie, histoire orientale</i> , 1783, p.232.....	14
Texte écho Galland, Préface des <i>Mille et Une Nuits</i> , 1704, p.233	16

Lire une œuvre intégrale : *La Belle et la Bête*, de Mme Leprince de Beaumont (1757)

Texte 1 Entrer dans le conte, p.223

Installée dans le jardin, Mlle Bonne raconte *La Belle et la Bête*.

Il y avait une fois un marchand, qui était extrêmement riche. Il avait six enfants, trois garçons et trois filles ; et comme ce marchand était un homme d'esprit, il n'épargna rien pour l'éducation de ses enfants, et leur donna toutes sortes de maîtres. Ses filles étaient très belles ; mais la cadette surtout se faisait admirer, et on ne l'appelait, quand elle était petite, que la Belle Enfant ; en sorte que le nom lui en resta, ce qui donna beaucoup de jalousie à ses sœurs. Cette cadette, qui était plus belle que ses sœurs, était aussi meilleure qu'elles. Les deux aînées avaient beaucoup d'orgueil, parce qu'elles étaient riches ; elles faisaient les dames, et ne voulaient pas recevoir les visites des autres filles de marchands ; il leur fallait des gens de qualité pour leur compagnie. Elles allaient tous les jours au bal, à la comédie, à la promenade, et se moquaient de leur cadette, qui employait la plus grande partie de son temps à lire de bons livres. Comme on savait que ces filles étaient fort riches, plusieurs gros marchands les demandèrent en mariage ; mais les deux aînées répondirent qu'elles ne se marieraient jamais, à moins qu'elles ne trouvassent un duc, ou tout au moins, un comte. La Belle (car je vous ai dit que c'était le nom de la plus jeune la Belle, dis-je, remercia bien honnêtement ceux qui voulaient l'épouser, mais elle leur dit qu'elle était trop jeune, et qu'elle souhaitait tenir compagnie à son père, pendant quelques années.

Tout d'un coup, le marchand perdit son bien, et il ne lui resta qu'une petite
20 maison de campagne, bien loin de la ville. Il dit en pleurant à ses enfants qu'il fallait
aller demeurer dans cette maison, et qu'en travaillant comme des paysans,
ils y pourraient vivre. Ses deux filles aînées répondirent qu'elles ne voulaient pas
quitter la ville, et qu'elles avaient plusieurs amants, qui seraient trop heureux
de les épouser, quoiqu'elles n'eussent plus de fortune ; les bonnes demoiselles
25 se trompaient : leurs amants ne voulurent plus les regarder, quand elles furent
pauvres. Comme personne ne les aimait, à cause de leur fierté, on disait :
« Elles ne méritent pas qu'on les plaigne ; nous sommes bien aises¹ de voir leur
orgueil abaissé ; qu'elles aillent faire les dames, en gardant les moutons ». Mais, en
même temps, tout le monde disait : « Pour la Belle, nous sommes bien fâchés de
30 son malheur ; c'est une si bonne fille : elle parlait aux pauvres gens avec tant de
bonté, elle était si douce, si honnête ! »
Il y eut même plusieurs gentilshommes qui voulurent l'épouser, quoiqu'elle
n'eût pas un sou : mais elle leur dit qu'elle ne pouvait se résoudre à abandonner
son pauvre père dans son malheur, et qu'elle le suivrait à la campagne pour le
35 consoler et l'aider à travailler.

1. Contents.

Texte 2 Entrer dans le château, p.225

Le marchand ruiné se rend en ville dans l'espoir de refaire fortune. Mais son projet échoue, et, sur le chemin du retour, il s'égare dans une tempête. Il trouve refuge dans un mystérieux château illuminé et préparé pour l'accueillir, mais apparemment vide de toute présence humaine.

Il était dix heures du matin, quand il se leva le lendemain, et il fut bien surpris de trouver un habit fort propre à la place du sien qui était tout gâté¹. « Assurément, dit-il, en lui-même, ce palais appartient à quelque bonne Fée qui a eu pitié de ma situation. » Il regarda par la fenêtre et ne vit plus de neige ; mais des berceaux
5 de fleurs qui enchantaient la vue. Il rentra dans la grande salle où il avait soupé la veille, et vit une petite table où il y avait du chocolat.

« Je vous remercie, madame la Fée, dit-il tout haut, d'avoir eu la bonté de penser à mon déjeuner. »

Le bonhomme, après avoir pris son chocolat, sortit pour aller chercher son
10 cheval, et, comme il passait sous un berceau de roses, il se souvint que la Belle lui en avait demandé, et cueillit une branche où il y en avait plusieurs. En même temps, il entendit un grand bruit, et vit venir à lui une Bête si horrible, qu'il fut tout prêt de s'évanouir.

« Vous êtes bien ingrat, lui dit la Bête, d'une voix terrible ; je vous ai sauvé la vie,
15 en vous recevant dans mon château, et, pour ma peine, vous me volez mes roses que j'aime mieux que toutes choses au monde ! Il faut mourir pour réparer cette faute ; je ne vous donne qu'un quart d'heure pour demander pardon à Dieu. »

Le marchand se jeta à genoux, et dit à la Bête, en joignant les mains :

« Monseigneur, pardonnez-moi, je ne croyais pas vous offenser en cueillant

20 une rose pour une de mes filles, qui m'en avait demandé.
– Je ne m'appelle point monseigneur, répondit le monstre, mais la Bête. Je
n'aime point les compliments, moi, je veux qu'on dise ce que l'on pense : ainsi,
ne croyez pas me toucher par vos flatteries ; mais vous m'avez dit que vous aviez
des filles ; je veux bien vous pardonner, à condition qu'une de vos filles vienne
25 volontairement, pour mourir à votre place. Ne me raisonnez pas ; partez, et si vos
filles refusent de mourir pour vous, jurez que vous reviendrez dans trois mois.

1. Usé.

Texte 3 Entrer dans la relation à l'autre, p.226

Alors qu'elle s'attendait à être dévorée, la Belle reçoit le meilleur accueil dans le château de la Bête : « Souhaitez, commandez ; vous êtes ici la reine et la maîtresse », a-t-elle lu dans un livre de la bibliothèque.

La Belle passa trois mois dans ce palais avec assez de tranquillité. Tous les soirs, la Bête lui rendait visite, l'entretenait pendant le souper, avec assez de bon sens, mais jamais avec ce qu'on appelle esprit, dans le monde. Chaque jour, la Belle découvrait de nouvelles bontés dans ce monstre. L'habitude de le voir

5 l'avait accoutumée à sa laideur ; et, loin de craindre le moment de sa visite, elle regardait souvent à sa montre, pour voir s'il était bientôt neuf heures ; car la Bête ne manquait jamais de venir à cette heure-là. Il n'y avait qu'une chose qui faisait de la peine à la Belle, c'est que le monstre, avant de se coucher, lui demandait toujours si elle voulait être sa femme, et paraissait pénétré de douleur lorsqu'elle

10 lui disait que non. Elle dit un jour :

« Vous me chagrinez, la Bête ; je voudrais pouvoir vous épouser, mais je suis trop sincère pour vous faire croire que cela arrivera jamais. Je serai toujours votre amie ; tâchez de vous contenter de cela.

– Il le faut bien, reprit la Bête ; je me rends justice. Je sais que je suis bien

15 horrible ; mais je vous aime beaucoup ; cependant je suis trop heureux de ce que vous voulez bien rester ici ; promettez-moi que vous ne me quitterez jamais ».

La Belle rougit à ces paroles. Elle avait vu dans son miroir que son père était malade de chagrin de l'avoir perdue ; et elle souhaitait le revoir.

« Je pourrais bien vous promettre, dit-elle à la Bête, de ne vous jamais quitter

20 tout à fait ; mais j'ai tant d'envie de revoir mon père que je mourrai de douleur si vous

me refusez ce plaisir.

– J'aime mieux mourir moi-même, dit ce monstre, que de vous donner du chagrin. Je vous enverrai chez votre père ; vous y resterez, et votre pauvre Bête en mourra de douleur.

25 – Non, lui dit la Belle en pleurant, je vous aime trop pour vouloir causer votre mort. Je vous promets de revenir dans huit jours. Vous m'avez fait voir que mes sœurs sont mariées, et que mes frères sont partis pour l'armée. Mon père est tout seul, souffrez que je reste chez lui une semaine.

– Vous y serez demain au matin, dit la Bête ; mais souvenez-vous de votre
30 promesse. Vous n'aurez qu'à mettre votre bague sur une table en vous couchant, quand vous voudrez revenir. Adieu, la Belle ».

La Bête soupira selon sa coutume, en disant ces mots, et la Belle se coucha toute triste de l'avoir affligée.

Texte écho Bettelheim, *La Psychanalyse des contes de fée*, 1976,
p.228

L'auteur expose la fonction thérapeutique des contes de fées pour les jeunes lecteurs : loin de les traumatiser, ces textes répondent de façon précise à leurs angoisses.

Dans toutes ces histoires, les événements fatidiques sont provoqués par un père qui vole des roses pour les apporter à sa fille bien-aimée. Ce geste symbolise l'amour qu'il éprouve pour elle et aussi une anticipation de la perte de sa virginité ; la fleur brisée – la rose en particulier – est le symbole de la défloration.

- 5 Cette dernière apparaît, au père comme à la fille, comme un acte « bestial ». Mais l'histoire dit que leurs appréhensions étaient injustifiées. Ce qui était redouté comme un acte bestial devient une expérience de profonde humanité et d'amour. Si on compare *Barbe-Bleue* à *La Belle et la Bête*, on peut dire que la première histoire présente les aspects primitifs et égoïstement destructifs du sexe, qu'il faut dépasser pour que l'amour puisse s'épanouir, tandis que la seconde raconte ce qu'est le véritable amour. Le comportement de Barbe-Bleue correspond à son apparence menaçante ; la Bête, malgré son aspect, est une personne aussi belle que la Belle. Ce conte, contrairement à ce que peuvent être les craintes de l'enfant, affirme à l'auditeur que, malgré leur apparence différente, l'homme et la femme
10 peuvent réaliser une union parfaite si leurs personnalités se conviennent et s'ils sont
15 liés l'un à l'autre par l'amour.

Bruno Bettelheim, *La Psychanalyse des contes de fée*, © Robert Laffont, trad. T.

Carlier, 1976.

Étudier un groupement de textes : L'Orient des contes : à la recherche du bonheur

Texte 1 Crébillon fils, *L'Écumoire ou Tanzaï et Néadarmé, histoire japonaise*, 1734, p.229

Au Japon, deux jeunes époux, Tanzaï et Néadarmé, subissent un sort qui les sépare. Pour le rompre, ils devront, l'un et l'autre, et à l'insu de l'autre, être infidèles. Tanzaï cède aux sortilèges de la fée Concombre, alors que Néadarmé se livre au beau génie Jonquille.

Le Génie allait entrer : elle sentait avec douleur qu'elle ne le haïssait pas, et se craignait d'autant plus qu'elle écartait l'idée de Tanzaï quand elle se présentait avec trop d'avantage. Quelque amour qu'elle eût pour son époux, elle ne pouvait se dissimuler les grâces de Jonquille, et sa supériorité en tous genres sur le prince de Chéchian¹. Quelquefois, elle pensait qu'elle devait s'abandonner à sa situation, puisque rien ne pouvait l'en sauver, mais la vertu reprenant le dessus, lui faisait rejeter cette idée ; souvent aussi elle s'y abandonnait avec plaisir. « Quand cela m'arriverait, se disait-elle, qui en instruira mon époux ? Le secret de Moustache² ne me met-il pas à l'abri de ses soupçons ? Mais quand je pourrais lui cacher mon déshonneur, puis-je l'ignorer, et des remords éternels ne me puniront-ils pas de mon crime ? De mon crime ! Ai-je cherché à le commettre ? N'est-ce pas un oracle³ qui m'envoie dans ces lieux ? En proie aux désirs du Génie, n'y puis-je pas être livrée sans partager ses transports ; et quand même je les partagerais, serait-ce ma faute ? Puis-je répondre des mouvements de la nature, sa sensibilité est-elle mon ouvrage⁴ ? Si l'âme devait être indépendante des sentiments du corps,

pourquoi n'a-t-on pas distingué leurs fonctions ? Pourquoi les ressorts de l'un sont-ils les ressorts de l'autre ? [...] Non, les Dieux ne sont pas assez injustes pour nous punir d'un mal qu'ils pouvaient nous empêcher de commettre : puisqu'ils sont les auteurs de la nature, ils connaissent sans doute son pouvoir, c'était à eux de mettre en nous ce rayon divin, cette force intérieure contre laquelle nos efforts auraient été vains. »

Crébillon fils, *L'Écumoire ou Tanzaï et Néadarmé, histoire japonaise*, 1734.

1. Son époux Tanzaï. –
2. La fée Moustache a promis à la princesse Néadarmé que Tanzaï ne serait pas informé de son infidélité. –
3. Une divinité. –
4. Ma production, mon œuvre.

Texte 2 Voltaire, *Histoire d'un bon bramin*, 1761, p.230

Dans ce conte philosophique très bref, d'inspiration orientale, Voltaire invite le lecteur occidental à réfléchir sur le bonheur, au moyen d'un dialogue avec un vieux sage indien.

Je rencontrai dans mes voyages un vieux bramin¹, homme fort sage, plein d'esprit et très savant ; de plus, il était riche, et, partant, il en était plus sage encore : car, ne manquant de rien, il n'avait besoin de tromper personne. Sa famille était très bien gouvernée par trois belles femmes qui s'étudiaient à lui plaire ; et, 5 quand il ne s'amusait pas avec ses femmes, il s'occupait à philosopher.

Près de sa maison, qui était belle, ornée et accompagnée de jardins charmants, demeurait une vieille Indienne, bigote², imbécile, et assez pauvre.

Le bramin me dit un jour : « Je voudrais n'être jamais né. » Je lui demandai pourquoi. Il me répondit : « J'étudie depuis quarante ans, ce sont quarante années 10 de perdues : j'enseigne les autres³, et j'ignore tout ; cet état porte dans mon âme tant d'humiliation et de dégoût que la vie m'est insupportable. Je suis né, je vis dans le temps, et je ne sais pas ce que c'est que le temps ; je me trouve dans un point entre deux éternités, comme disent nos sages, et je n'ai nulle idée de l'éternité ; je suis composé de matière ; je pense, je n'ai jamais pu m'instruire de 15 ce qui produit la pensée ; j'ignore si mon entendement⁴ est en moi une simple faculté, comme celle de marcher, de digérer, et si je pense avec ma tête comme je prends avec mes mains. Non seulement le principe de ma pensée m'est inconnu, mais le principe de mes mouvements m'est également caché : je ne sais pourquoi j'existe ; cependant on me fait chaque jour des questions sur tous ces points ; il 20 faut répondre ; je n'ai rien de bon à dire ; je parle beaucoup, et je demeure confus et

honteux de moi-même après avoir parlé. »

L'état de ce bonhomme me fit une vraie peine : personne n'était ni plus raisonnable ni de meilleure foi que lui. Je conçus que plus il avait de lumières dans son entendement et de sensibilité dans son cœur, plus il était malheureux.

25 Je vis le même jour la vieille femme qui demeurait dans son voisinage : je lui demandai si elle avait jamais été affligée de ne savoir pas comment son âme était faite. Elle ne comprit seulement pas ma question : elle n'avait jamais réfléchi un seul moment de sa vie sur un seul des points qui tourmentaient le brahmin ; elle croyait aux métamorphoses de Vichnou⁵ de tout son cœur, et, pourvu qu'elle
30 pût avoir quelquefois de l'eau du Gange⁶ pour se laver, elle se croyait la plus heureuse des femmes.

Frappé du bonheur de cette pauvre créature, je revins à mon philosophe, et je lui dis : « N'êtes-vous pas honteux d'être malheureux dans le temps qu'à votre porte il y a un vieil automate⁷ qui ne pense à rien, et qui vit content ? – Vous avez
35 raison, me répondit-il ; je me suis dit cent fois que je serais heureux si j'étais aussi sot que ma voisine, et cependant je ne voudrais pas d'un tel bonheur. »

Cette réponse de mon brahmin me fit une plus grande impression que tout le reste ; je m'examinai moi-même, et je vis qu'en effet je n'aurais pas voulu être heureux à condition d'être imbécile. Je proposai la chose à des philosophes, et ils
40 furent de mon avis. « Il y a pourtant, disais-je, une furieuse contradiction dans cette façon de penser : car enfin de quoi s'agit-il ? D'être heureux. Qu'importe d'avoir de l'esprit ou d'être sot ? Il y a bien plus : ceux qui sont contents de leur être sont bien sûrs d'être contents ; ceux qui raisonnent ne sont pas si sûrs de bien raisonner. Il est donc clair, disais-je, qu'il faudrait choisir de n'avoir pas
45 le sens commun, pour peu que ce sens commun contribue à notre mal-être. »

Tout le monde fut de mon avis, et cependant je ne trouvai personne qui voulût accepter le marché de devenir imbécile pour devenir content. De là je conclus que, si nous faisons cas du bonheur, nous faisons encore plus de cas de la raison. Mais, après y avoir réfléchi, il paraît que de préférer la raison à la félicité⁸, c'est être très insensé. Comment donc cette contradiction peut-elle s'expliquer ? Comme toutes les autres. Il y a là de quoi parler beaucoup.

Voltaire, *Histoire d'un bon brahmin*, 1761.

1. Ce mot, qui vient du terme « brahmane », désigne un membre de la caste des prêtres en Inde, caractérisé par sa sagesse.
2. D'une dévotion étroite.
3. J'enseigne aux autres.
4. Faculté de comprendre.
5. Une des trois divinités de la religion hindoue.
6. Grand fleuve sacré de l'Inde.
7. Personne qui agit comme une machine.
8. Le bonheur.

Texte 3 Montesquieu, *Arsace et Isménie, histoire orientale, 1783,*

p.232

Alors que la Bactriane est envahie par le roi d'Hyrkanie, un jeune homme, Arsace, délivre le pays et fait prisonnier le roi. Refusant les honneurs et semblant attristé, ce dernier se confie à Aspar qui dirige le pays. Il lui raconte la vie menée avec Ardasire, son épouse défunte.

Nous n'avions aucune des passions tristes. L'aveugle ambition, la soif d'acquérir, l'envie de dominer semblaient s'éloigner de nous, et être les passions d'un autre univers. Ces sortes de biens ne sont faits que pour entrer dans le vide des âmes que la nature n'a point remplies. Ils n'ont été imaginés que par ceux qui se sont

5 trouvés incapables de bien sentir les autres.

Je vous ai déjà dit que nous étions adorés de cette petite nation qui formait notre maison. Nous nous aimions, Ardasire et moi ; et sans doute que l'effet naturel de l'amour est de rendre heureux ceux qui s'aiment. Mais cette bienveillance générale que nous trouvons dans tous ceux qui sont autour de nous peut

10 rendre plus heureux que l'amour même. Il est impossible que ceux qui ont le cœur bien fait ne se plaisent au milieu de cette bienveillance générale. Étrange effet de la nature ! l'homme n'est jamais si peu à lui que lorsqu'il paraît l'être davantage. Le cœur n'est jamais le cœur que quand il se donne, parce que ses jouissances sont hors de lui.

15 C'est ce qui fait que ces idées de grandeur, qui retirent toujours le cœur vers lui-même, trompent ceux qui en sont enivrés ; c'est ce qui fait qu'ils s'étonnent de n'être point heureux au milieu de ce qu'ils croient être le bonheur ; que, ne le trouvant point dans la grandeur, ils cherchent plus de grandeur encore. S'ils

n'y peuvent atteindre, ils se croient plus malheureux ; s'ils y atteignent, ils ne trouvent
20 pas encore le bonheur.

C'est l'orgueil, qui, à force de nous posséder, nous empêche de nous posséder, et qui, nous concentrant dans nous-mêmes, y porte toujours la tristesse. Cette tristesse vient de la solitude du cœur, qui se sent toujours fait pour jouir, et qui ne jouit pas ; qui se sent toujours fait pour les autres, et qui ne les trouve pas.

Montesquieu, *Arsace et Isménie, histoire orientale*, 1783.

Texte écho Galland, Préface des *Mille et Une Nuits*, 1704, p.233

À partir d'un manuscrit qu'il a fait venir du Liban, Antoine Galland a traduit le recueil des *Mille et Une Nuits*, de l'arabe vers le français. Il le publie en 1704 et y ajoute une préface pour s'adresser au lecteur français qui découvre ces contes pour la première fois.

Il n'est pas besoin de prévenir le lecteur sur le mérite et la beauté des contes qui sont renfermés dans cet ouvrage. Ils portent leur recommandation avec eux : il ne faut que les lire pour demeurer d'accord qu'en ce genre on n'a rien vu de si beau jusqu'à présent dans aucune langue. [...]

5 Ils doivent plaire [...] par les coutumes et les mœurs des Orientaux, par les cérémonies de leur religion, tant païenne¹ que mahométane² ; et ces choses y sont mieux marquées que dans les auteurs qui en ont écrit, et que dans les relations des voyageurs. Tous les Orientaux, Persans³, Tartares⁴ et Indiens s'y font distinguer, et paraissent tels qu'ils sont, depuis les souverains jusqu'aux

10 personnes de la plus basse condition. Ainsi, sans avoir essuyé la fatigue d'aller chercher ces peuples dans leurs pays, le lecteur aura ici le plaisir de les voir agir et de les entendre parler. On a pris soin de conserver leurs caractères, de ne pas s'éloigner de leurs expressions et de leurs sentiments ; et l'on ne s'est écarté du

15 texte que quand la bienséance⁵ n'a pas permis de s'y attacher. Le traducteur se flatte que les personnes qui entendent l'arabe, et qui voudront prendre la peine de confronter l'original avec la copie, conviendront qu'il a fait voir les Arabes aux Français avec toute la circonspection⁶ que demandait la délicatesse de notre langue et de notre temps.

Pour peu même que ceux qui liront ces contes soient disposés à profiter des

20 exemples de vertu et de vice qu'ils y trouveront, ils en pourront tirer un avantage qu'on ne tire point de la lecture des autres contes, qui sont plus propres à corrompre les mœurs qu'à les corriger.

Antoine Galland, *Préface des Mille et Une Nuits*, 1704.

1. Qui n'appartient ni au christianisme ni au judaïsme.
2. Musulmane.
3. Habitants de l'Iran.
4. Habitants de l'Asie centrale regroupant les Turcs et les Mongols.
5. Le savoir-vivre.
6. La prudence, la réserve.